

Journal des traducteurs Translators' Journal

En parcourant Edmond Cary

Lucien Julien

Volume 4, numéro 1, 1er trimestre 1959

La lexicographie au Canada

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061522ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061522ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Julien, L. (1959). En parcourant Edmond Cary. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 4(1), 34–40. <https://doi.org/10.7202/1061522ar>

EN PARCOURANT EDMOND CARY

Lucien JULIEN, Montréal

La célèbre boutade florentine, "Traduire, c'est trahir", sert souvent d'apophtegme au début de quelque conférence sur la traduction ; mais tel qui la proclame en précise rarement l'origine. Pourtant, il y a bien une raison, voire un enchaînement de circonstances, pour que l'Italien, aux premiers temps de la traduction — disons mieux — de l'interprétation, se soit exclamé : "Traduttore, traditore !"

Dans le livre très intéressant qui nous occupe aujourd'hui, Edmond Cary nous raconte justement l'origine de ce dicton ancien, en plus de discourir fort judicieusement sur la traduction. Toutes les provinces de cet art véritable y sont examinées : traduction littéraire, poétique, théâtrale, lyrique, radiophonique, cinématographique, technique, commerciale, de même que l'interprétation de conférences font l'objet d'une étude.

Dès les premières pages, l'auteur trace les grandes étapes de ce métier et en souligne l'importance, notamment en ce qui concerne la diffusion des religions et des écritures saintes à travers le monde entier. "La Renaissance, écrit-il, qui a mis en langues vulgaires les textes sacrés, a en même temps ressuscité la culture antique profane et répandu les découvertes et les inventions". Aujourd'hui, la traduction prend un essor toujours grandissant et devient l'un des principaux pivots sur lequel tourne la civilisation moderne, éprise de science et de technique.

La première partie de cet "ouvrage d'ensemble consacré à la traduction" (1) comporte des chapitres qui traitent des notions de base : **Qu'est-ce que traduire ? Comment faut-il traduire ? Les outils du traducteur et Chiffres et statistiques**, chapitre qui intéressera les fervents de la documentation chiffrée.(2)

Il y a quinze ans à peine, la profession de traducteur n'était guère reconnue et celui qui s'adonnait à un travail, toujours ingrat mais combien passionnant, passait pour un fantaisiste. L'auteur note, en citant Boileau, que "Mademoiselle de Lafayette, la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux, comparait un sot traducteur (le "sot" a son importance !) à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un ; ce que sa maîtresse aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie ; plus il y a

* Cary, Edmond, *La Traduction dans le monde moderne*. Genève, Georg & Cie, 1956. Publication de l'Ecole d'interprètes de l'Université de Genève, série française. F.S. : 5,75.

1 — Mais non aux techniques de traduction proprement dites, ce qui est du ressort de la stylistique comparée telle que la conçoivent MM. Vinay et Darbelnet.

2 — En plus de ce chapitre, une annexe en fin de volume nous renseigne sur l'état de la traduction dans le monde entier : tableaux statistiques relatifs à l'édition, aux organisations internationales et au cinéma.

La Librairie QUILLET

PRÉSENTE

**le plus vaste choix de Dictionnaires et d'Encyclopédies
conçus pour les besoins de l'homme d'aujourd'hui :**

- DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE QUILLET,
12 volumes reliés
- DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE QUILLET,
6 volumes reliés
- DICTIONNAIRE QUILLET DE LA LANGUE FRANÇAISE,
3 volumes reliés
- DICTIONNAIRE PRATIQUE QUILLET, 2 volumes reliés
et nombre d'Encyclopédies spécialisées

Prospectus illustrés sur demande

MAISON DU LIVRE FRANÇAIS DE MONTREAL INC.

1750 rue St-Denis
MONTREAL

695 est, boulevard Charest
QUEBEC



R E N S E I G N E M E N T S

La BANQUE CANADIENNE NATIONALE publie un bulletin mensuel qui expose brièvement diverses questions d'ordre économique. Les commentaires qu'il contient intéresseront ceux qui désirent se tenir au courant de ces questions, mais qui n'ont pas le loisir de parcourir de nombreux périodiques financiers. Vous pouvez recevoir gratuitement ce bulletin en en faisant la demande à l'un de nos 590 bureaux de la Banque au Canada ou au Bureau-chef, Place d'Armes, Montréal.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

de délicatesse dans le compliment, moins le laquais s'en tire bien..." C'est là une comparaison peu flatteuse et qui sans doute ne concerne que les sots traducteurs. Elle a tout de même sa raison d'être : "Au siècle de Boileau, ajoute Edmond Cary, écrivains et artistes **appartenaient** à des grands. L'Antiquité n'avait-elle pas eu ses esclaves philosophes ? Haut cotés, du reste ; cinq fois plus cher qu'un ouvrier des mines, moitié moins seulement qu'une courtisane de moyenne habileté. Le premier traducteur notoire de notre monde européen avait été, dans la Rome républicaine, un esclave affranchi". De nos jours, les laquais pseudo-traducteurs existent toujours, qui traduisent sans sourciller **to relax** par "se relaxer" (3) (au lieu de : **se détendre**) ; **annual clearance sale** par "vente d'écoulement annuel" (au lieu de : **solde annuel, vente de soldes, grand solde**) ; **save \$10** par "épargnez \$10" (4) (au lieu de : **économisez \$10**) et tant d'autres bourdes de la même farine.

Des traductions de ce genre sont réellement des trahisons ! Au temps de Mademoiselle de Lafayette, l'utilité d'un traducteur était de faire "le cicerone dans des ruines que nul ne visitait, de guider, bon gré mal gré, des armées en campagne, de servir de **drogman** (5) aux ambassadeurs accrédités près la Sublime Porte". Bref, le traducteur-interprète d'hier était "un mercenaire soudoyé pour trahir ses congénères". Il est donc utile de noter cette dernière citation parce qu'elle explique clairement le dicton florentin : "Traduttore, traditore". Selon les circonstances et les situations, selon les caprices de la fortune, le "cicerone combiné de traducteur-interprète" pouvait à volonté défendre les intérêts de celui qui lui plaisait ou le payait le plus ; mettre une langue bien pendue au service d'une entente cordiale ou d'une mésentente malencontreuse mais tout de même préméditée : ce qui était en effet une traduction suivie d'une trahison !

"Comme tout art, celui de la traduction a son sourire". Et on le retrouve dans ces nombreuses traductions baroques (6) dont quelques-unes sont mentionnées par l'auteur. Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelques classiques :

Hors-d'oeuvre	Out of work
Hors de combat	War horse
Un Espagnol de forte taille.....	A Spaniel with forty tails
Place aux dames.....	Ladies' waiting room

La palme revient sans doute à un sérieux journal du soir français qui avait imprimé le titre suivant : "Faut-il fusiller le général Patton ?" traduisant **Should Patton be fired ? (to fire : limoger)**. Mais ces bourdes, pour cocasses qu'elles soient, n'en sont pas moins utiles. Elles nous aident au contraire à pénétrer au cœur même du mystère de la traduction. C'est parce que le rapport établi par l'élève est un faux rapport d'équivalence que naît le rire. Mieux que de savantes dissertations, elles nous aident à saisir en quoi réside l'art de la traduction.

Il serait malheureusement trop long de détailler le contenu de ces pages denses, remplies de notes érudites, de notules littéraires ou bibliographiques, de faits historiques et d'anecdotes amusantes. Toutefois, en guise de conclusion à cette première partie, qu'il nous soit permis de citer un passage particulièrement révélateur de la pensée d'Edmond Cary et digne de figurer en bonne place dans les futures anthologies de la traduction :

"Travail difficile et périlleux, passionnant travail d'artiste, qui n'est ni une répétition servile, ni une stérile virtuosité, ni une transposition mécanique. Au

3 — **Relaxer** — v.t. (lat. relaxare). Mettre en liberté : relaxer un prisonnier (Larousse). Lire à ce propos les chroniques bimensuelles de J. Darbelnet dans le journal **Notre Temps**.

4 — Rémunération de la première année à l'Institut de Traduction : On **épargne** de l'argent (de façon continue) par accumulation. On **ménage** ses forces. On **économise** 10% sur un achat. On **épargne** des ennuis à quelqu'un, mais on **n'évite** pas quelque chose à quelqu'un.

5 — **Drogman** (italien **drogomanno**, de l'arabe, **tourdjouman**). Interprète officiel d'une légation, d'une ambassade, à Constantinople et dans tout le Levant. Le nom de drogman désignait les interprètes chargés officiellement, dans les pays d'Orient, et spécialement dans les pays musulmans, de seconder les agents diplomatiques et consulaires. Le mot d'**interprète** était réservé aux agents servant en Extrême-Orient. Le titre de drogman fut supprimé en 1902. Il n'y a plus maintenant qu'un cadre d'interprètes, recrutés parmi les élèves diplômés de l'École des langues orientales vivantes (**Nouveau Larousse Universel**).

6 — Lire à ce sujet l'article de Félix de Grand'Combe : "Des diverses erreurs de traduction", **J. des T.**, II, 4, octobre-décembre 1957, ainsi que son livre : **Le second vrai ami du traducteur**, Editions J. Oliveu, Paris.

travers des mots et des expressions en quoi se cristallise un monde de pensée, d'émotion, d'existence, le traducteur mène son lecteur à la découverte d'un monde nouveau et l'y fait pénétrer. Tantôt, il joue à le dépayser. Tantôt, au plus épais d'une brousse hostile, il le berce, placide et rassuré, comme entre les quatre murs du parler natal, les pieds au chaud dans les douillettes pantoufles des clichés et des tics de langage familiers. Traduire, c'est être soi-même capable de saisir les infinies résonances de chaque mot, de chaque mouvement de pensée, de chaque battement de coeur, et savoir les communiquer au lecteur, dont tout l'univers s'ordonne cependant selon un rythme antinomique. Il y a là, on en conviendra, bien autre chose que de la technique ou de l'érudition. Il s'agit d'un art, irréductible à tout autre."



Dans la deuxième partie de son livre, l'auteur étudie chaque province du monde de la traduction et nous en explique la topographie particulière. Des commentaires d'une érudition remarquable retracent l'histoire de ce métier aux visages tellement divers, depuis les pionniers de la traduction religieuse jusqu'aux techniciens des Nations Unies.

"Non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu", conseille saint Jérôme.⁽⁷⁾ C'est un précepte qui peut servir à tous les genres de traduction. Il doit, de toute façon, exister une profonde affinité entre le traducteur littéraire et l'auteur d'un livre pour que l'ouvrage, une fois traduit, devienne un travail d'art. "C'est la pré-existence, note Edmond Cary, d'un rapport intime entre le monde intérieur de Poe et celui de Beaudelaire qui a permis à celui-ci de donner une traduction exemplaire des **Histoires Extraordinaires** (en dépit de maints faux sens, c'est-à-dire d'erreurs techniques). Ce ne sont pas ses dons d'écrivain en tant que tels. De grands écrivains ont souvent été de piètres traducteurs. Et l'on ne traduit pas avec le même bonheur tous les auteurs, tous les textes". Les meilleures traductions de chevet ont été faites par des traducteurs qui, en plus de posséder le métier, avaient une "âme" de traducteur, si je puis dire. Et cet état spirituel doit se retrouver encore plus chez le traducteur qui s'aventure soit dans la traduction poétique, soit dans la traduction de livres d'enfants. La première exige "une communion intime avec l'oeuvre et son auteur". Par ses traductions du célèbre poète allemand Henri Heine, Gérard de Nerval s'était attiré les louanges de l'auteur qui avait noté combien "Nerval était une âme plutôt qu'un homme". Quant à la traduction de livres d'enfants, elle exige aussi du traducteur une recherche du temps de sa jeunesse — faussement appelé perdu — afin d'y retrouver son "âme d'enfant", ses regards émerveillés pour les moindres choses, son sourire d'antan ! Edmond Cary nous brosse un panorama des difficultés techniques propres à ces deux genres de traduction, qui forme un résumé des mille et une embûches qui attendent tout traducteur. Il existe cependant dans ces domaines de réelles réussites, monuments littéraires qui font oublier certaines "belles infidèles" du temps jadis. Qu'il suffise de rappeler ici la célèbre traduction du **Cimetière marin**, de Paul Valéry, par le poète anglais Cecil Day Lewis. Dans le domaine littéraire, l'écrivain contemporain Valéry Larbaud,⁽⁸⁾ mieux connu peut-être comme traducteur que comme écrivain, a entièrement revu la traduction monumentale du chef-d'oeuvre de James Joyce, **Ulysses**. La liste serait longue de tous ces écrivains qui, de Marcel Proust⁽⁹⁾ à André Gide⁽¹⁰⁾, ont enrichi à des titres divers le monde des lettres par leurs traductions.

"Le traducteur de théâtre qui s'aviserait de traduire sans penser à la rampe serait un mauvais traducteur". La traduction théâtrale, lyrique ou radio-phonique comporte en effet une série de règles qui relèvent beaucoup plus de l'**adaptation** que de la traduction. Les exigences en sont nombreuses et propres à chaque genre particulier. Toutefois, ces trois genres demandent

7 — Traducteur de la Bible en langue latine, appelée **Vulgate**. Valéry Larbaud le considérait comme le patron des traducteurs (cf. **La Nouvelle Revue Française**, No 57, septembre 1957 — "Hommage à Valéry Larbaud").

8 — Valéry Larbaud, décédé en 1957, a beaucoup écrit mais encore plus traduit ! Traducteur des oeuvres de l'écrivain anglais Samuel Butler, il a laissé notamment un livre de réflexions sur la traduction qui a pour titre : **Sous l'invocation de Saint Jérôme**.

9 — Auteur du roman-fleuve **A la recherche du Temps Perdu** et traducteur de la **Bible d'Amiens** de John Ruskin.

10 — Lire à son sujet l'article de Félix de GrandCombe, **J. des T.**, II, 4 : 167.

une coopération très étroite entre plusieurs spécialités. Le traducteur de théâtre travaille de concert avec l'auteur, avec le metteur en scène et souvent même avec les acteurs auxquels on va confier la pièce; le traducteur radiophonique agit de même à l'égard du réalisateur et des artistes. Quant au traducteur lyrique, il doit en outre accorder sa traduction-adaptation au rythme de la musique!

S'il est encore des gens qui s'imaginent que la traduction est une discipline facile, ils perdront cette illusion en constatant combien chaque domaine demande du traducteur de réelles connaissances en plus d'une culture encyclopédique. La traduction cinématographique n'échappe pas à la règle générale. Les contraintes du doublage des films sont nombreuses, varient selon le sujet traité et restent souvent quasi insurmontables. "Le doubleur, écrit Edmond Cary, est tenu de composer un texte français qui sonne juste, qui soit parfaitement naturel et qui colle néanmoins aux lèvres de l'étranger sans cesse visibles et à sa mimique. La première difficulté réside donc dans l'établissement d'un synchronisme entre le son et l'image. Aux ouvertures de bouche visibles sur l'écran doivent correspondre des **a** et des **o** du texte français; aux fermetures marquées, des **b**, des **p**, voire des **m**, des **r**, des **f**, selon l'articulation perceptible. Ainsi de suite, avec des gammes de gradations". Le travail du doubleur de films reste donc excessivement difficile, long et laborieux. D'autres contingences, telles que la censure dans certains pays, supposent des problèmes de rédaction qui s'ajoutent aux difficultés de l'adaptation. Quant au sous-titrage, "il a l'inconvénient, souligne l'auteur, de ne transmettre qu'un dialogue mutilé". Le nouveau système, qui a nom "sous-titrage auditif" et qui nécessite les services d'un traducteur-interprète, devrait donner dans l'avenir des résultats fort intéressants.

Au chapitre de la traduction de presse, il faut noter la grande rapidité avec laquelle le traducteur-journaliste doit faire un choix judicieux des plus importantes nouvelles que lui apporte le téléscripteur, pour ensuite rédiger son texte de dépêche en français, dont la distribution sera faite par un autre téléscripteur-émetteur. Ce sont les agences de presse qui ont finalement pris la place des correspondants particuliers de grands journaux du monde entier. "Le genre est relativement nouveau: c'est en 1835 seulement qu'Havas eut l'idée de fonder une agence d'information pour la presse; vers 1850, Reuter, ancien employé d'Havas, en fonda une autre à Aix-la-Chapelle". Depuis lors, nombre d'agences ont vu le jour qui, tant américaines (**Associated Press**, **United Press**, **International News Service**) que britannique (**Reuter**), française (**France-Presse**) ou soviétique (**Tass**), "draînent les informations du monde entier pour en abreuver les journaux". Le traducteur-journaliste doit être très habile et posséder parfaitement le métier de rédacteur.⁽¹¹⁾

Dans le domaine de la traduction technique ou scientifique, d'importants travaux qui datent du Moyen Age prouvent encore combien cet art occupait nombre de gens, tant Arabes, Syriens que Juifs. D'ailleurs, il est curieux de remarquer que "le legs scientifique de l'Antiquité était rédigé en grec et que ce sont les Arabes qui ont conservé le précieux héritage et l'ont restitué". Une pléiade de savants tels qu'Al Kindi (né vers 850), Rhazès (865-925), Avicenne (XIe siècle), Averroès (XIIe siècle) et tant d'autres ont soit encouragé le métier de traducteur, soit traduit de grandes oeuvres philosophiques, géographiques, scientifiques et même encyclopédiques". A Tolède, raconte l'auteur, l'archevêque Raymond fonda un collège de traducteurs et l'Espagne peut s'enorgueillir d'un corps de traducteurs et d'interprètes qui remonte au Moyen Age". Comme la technologie connaît une évolution toujours de plus en plus rapide, que de nouvelles découvertes exigent parfois la création de mots nouveaux, le traducteur technique ou scientifique doit se tenir au courant des glossaires

11 — On peut se demander pourquoi l'auteur parle de "features" et de "rewriting", deux mots qui font partie du Sabir Atlantique. Et que faut-il penser d'un "pattern de développement"? (page 38). Voici le contexte: "Un orateur ou un auteur qui pense en sa langue et ne pense qu'à sa langue organiserait son discours autrement, se laisserait guider par d'autres fils. Ici, il se plie insensiblement aux contraintes polyglottes, suit un "pattern de développement" (l'expression a été imposée aux interprètes d'une récente conférence) qui pourra satisfaire tant bien que mal les exigences divergentes des diverses langues de travail." Pourquoi ne pas utiliser tout simplement le mot *démarche*, utilisé maintenant en stylistique comparée? Un traducteur qui connaît son métier n'aurait jamais accepté une telle expression, imposée ou non! Quant au sujet de la traduction de presse, voir les deux articles suivants: "L'importance de la traduction dans les services de presse et dans les services diplomatiques" (Mme V. Brink) — "Le traducteur au journal" (Fernand Beaugregard), *J. des T.*, I. 5 (1956): 139 et 141.

spéciaux publiés dans le monde et surtout ne pas s'imaginer qu'il finira par explorer l'ensemble de son domaine.

La traduction commerciale, voire publicitaire, fait l'objet d'un très court chapitre de la part de l'auteur qui n'en semble connaître que les grandes lignes, tout en soulignant que ce genre de traduction "présente une forme très spéciale qui mériterait à elle seule une étude approfondie". Toutefois, peut-être serait-il intéressant de faire une mise au point à ce sujet et rappeler l'essor actuel qui entoure la traduction commerciale et publicitaire, particulièrement au Canada. Dans les principales villes et notamment à Montréal, ce métier joue un rôle de premier plan assurant des revenus importants à nombre de spécialistes ; le temps n'est plus où les simples employés de bureau dits "bilingues" formaient "la piétaille de la traduction". Les grands magasins, les sociétés pétrolières, les compagnies d'assurance, les brasseries, etc., possèdent maintenant leurs propres services de publicité et le personnel qui les compose doit en général bien connaître son métier. Les textes publicitaires offrent de moins en moins ce fouillis de traductions littérales et d'anglicismes qui a trop longtemps satisfait nos industriels, ignorant des problèmes que pose le bilinguisme au Canada. On exige maintenant des traducteurs dûment qualifiés, ce qui présuppose le souci d'une meilleure traduction et, partant, d'une publicité plus intelligente.⁽¹²⁾ Souhaitons que ce mouvement en faveur d'une stylistique publicitaire véritablement adaptée aux ressources de la langue française, tant pour le fond que pour la forme, se développe encore davantage : c'est sans aucun doute le but que se sont fixés les différents cours de traduction dont faisait état le numéro précédent du *Journal* ; c'est du moins ce qui ressortait clairement de ceux que je viens de terminer à l'*Institut de Traduction*.

La traduction officielle intéresse les services militaires, diplomatiques, administratifs, judiciaires et possède des titres de noblesse qui remontent jusqu'à l'empire romain. Les grands de ce monde ont toujours été entourés de gens qui faisaient souvent office de conseillers et d'interprètes. Dans des pages très documentées, Edmond Cary retrace l'histoire de ce genre de traduction, soulignant le rôle important des célèbres drogman qui, de père en fils, se transmettaient cette noble charge. "Le corps pittoresque des drogman est à l'origine du corps des fonctionnaires traducteurs et interprètes des Affaires étrangères, jouissant d'un statut qui leur est propre, et qui assurent le travail non seulement dans les langues de l'Orient, mais dans celles des divers pays étrangers actuels." Surtout depuis la dernière guerre mondiale, la traduction officielle prend une envergure internationale et nombreux sont les pays — y compris le Canada — qui ont maintenant dans leurs différents services un personnel d'interprètes ou de traducteurs dûment qualifiés.

Une troisième partie, "Le traducteur dans la société actuelle", marque le point final de ce livre si attachant. Edmond Cary rappelle à ce propos "qu'avec le XXe siècle, c'est au seuil d'un âge nouveau que nous arrivons, l'âge de la traduction par excellence". Or le rôle du traducteur moderne s'étend à toutes les activités humaines : "il est l'auxiliaire indispensable du commerçant et de l'industriel, du cinéaste et du réalisateur d'émissions radiophoniques, aussi bien que celui du diplomate et de l'éducateur". Cependant, l'auteur se demande si l'on est en droit de parler d'une profession de traducteur. Quelle question ! Toute proportion gardée quant au paradoxe que lui-même imagine⁽¹³⁾, la profession de traducteur existe de fait tout autant que celle d'interprète, même si "aux yeux de la loi, il n'existe pas de profession de ce nom". Les pays d'Europe ne sont pas les seuls à posséder des écoles de traduction : il n'est, pour s'en convaincre, que de parcourir la dernière livraison du *Journal des Traducteurs*. Les renseignements qui s'y trouvent et les articles connexes qui traitent de la

12 — Lire à ce sujet l'article de Margo Ouimet, *J. des T.*, II, 2, et celui d'André d'Allemagne : "La publicité française au Québec", *J. des T.*, I, 3 : 64 ss.

13 — "Au moment même où la traduction tend à se constituer en métier, le contenu en devient insaisissable, la définition impossible. La variété des genres et la diversité des occupations effectives sont telles que l'on hésite à parler d'un traducteur en général. L'un travaille sans hâte dans la paix de son cabinet, l'autre sillonne les airs à bord des avions à réaction les plus rapides. Celui-ci se pique d'être un amateur, celui-là un fonctionnaire. L'un parle, l'autre écrit ; l'un jouit d'une considération internationale, l'autre est un travailleur obscur toujours en quête de son gagne-pain..."

traduction permettent sans aucun doute de poser la légitimité du principe même de cet enseignement et d'en constater l'importance au Canada, particulièrement à Montréal. Cette mise au point, amicale mais nécessaire, veut souligner ici le travail incomparable de spécialistes imbus de la grandeur de leur métier, qui tiennent à en préciser les techniques tout autant que les valeurs littéraires. Nous ne pouvons donc souscrire aux conclusions de M. Cary lorsqu'il écrit : "Mais déjà, dans des domaines techniques ou pour le recrutement administratif, **de timides essais** se font jour d'un enseignement de la traduction proprement dite". Si, dès 1941, une Ecole d'Interprètes était créée à Genève, de même, dès 1942, fonctionnait à Montréal un Institut de Traduction. Il faut tout de même reconnaître qu'un travail de ce genre, qui s'échelonne sur plus de quinze années, marque au Canada français une volonté tangible et non point "timide" de former de véritables traducteurs aux meilleures traditions, si éloquemment défendues par E. Cary ! (14)

Pour conclure nos remarques sur cet "ouvrage d'ensemble consacré à la traduction", citons le texte suivant de l'auteur, qui résume très justement les titres de noblesse de la traduction dans le monde : "Tant que le monde vit sur les valeurs fondamentales que nous tenons pour précieuses, le traducteur a un bel et noble rôle à jouer. Son effort n'est pas un gaspillage : il apporte à la civilisation un enrichissement certain. Toute culture nationale possède une personnalité qui se distingue de celle de ses voisins. Elle se rattache à un passé qui n'appartient qu'à elle, elle prend conscience de son originalité en entrant en contact avec d'autres cultures, elle s'efforce de survivre dans le temps et de transmettre aux générations futures son message propre. Ces contacts, ces échanges, ces transmissions à travers temps et espace apportent aux hommes de tous pays une fécondation de leur patrimoine national. En se déchiffrant mutuellement, ils s'approfondissent eux-mêmes. De ce processus, le traducteur est l'indispensable artisan".



14 — M. Cary pourra notamment consulter l'important article de J.-P. Vinay : "Peut-on enseigner la traduction ?", *J. des T.*, II. 4 (1957) : 141-152.